

ETUDES SUR LA PRESSE QUOTIDIENNE GRATUITE ROMANDE

AVANT-PROPOS¹

HERMAN Thierry

« Personne n'a pris le temps d'étudier les journaux gratuits », constatent Ludovic Hirtzmann et François Martin dans « Le défi des quotidiens gratuits » (2004 :4). Le présent ouvrage montre que ce constat n'est plus totalement vrai. Plusieurs étudiants² du maintenant défunt Institut de journalisme et communication de l'Université de Neuchâtel³ ont bien voulu, dans le cadre d'un de mes enseignements, porter leurs regards sur cette évolution marquante de la presse écrite contemporaine. De consommateurs somme toute passifs de ce type de presse, ils sont devenus plus attentifs à la presse quotidienne gratuite (PQG) en étant parfaitement conscients de ses limites comme de ses forces.

Bien qu'inscrite dans une démarche universitaire, l'approche que mes étudiants et moi-même avons faite de la presse gratuite romande ne voulait pas se fonder sur une posture sceptique à l'égard des gratuits qui pourrait être typiquement attribuée à un milieu intellectuel. Si l'esprit critique s'exerce – ce qui nous paraît être une des fondements mêmes de l'université – c'est en fonction des observations faites par les étudiants-chercheurs. L'esprit critique n'impliquant d'ailleurs pas une volonté de dire du mal de la PQG.

Pour étudier un peu sérieusement la presse gratuite romande, j'ai fait prendre à mes étudiants trois précautions :

1. J'ai exigé qu'ils fassent autant que possible table rase de toutes formes de préjugés qui ont surgi dès la naissance des gratuits (« Flibustiers, McDonald's de la presse » étant des formules lancées par des journalistes « traditionnels » à l'égard de leurs confrères des gratuits [Hirtzmann & Martin 2004 :2]) ou, du moins, qu'ils prennent conscience de ces préjugés pour éviter d'y tomber.

¹ Je remercie vivement les étudiants et étudiantes qui ont participé à cet ouvrage. Je les remercie aussi de leur patience – la publication a pris un an de retard – retard dont j'assume l'entière responsabilité. Merci infiniment à Nicolas Hanssens qui a repris les textes pour leur donner une forme homogène.

² Pour l'ensemble du texte, la forme masculine inclut la forme féminine.

³ Cet Institut s'est réorienté depuis en Institut des Sciences du Langage et de la Communication. Le versant « journalisme » est maintenant intégré au niveau du master par une Académie du journalisme et des médias avec laquelle ce livre n'a aucun lien.

2. J'ai exigé qu'ils collectent durant un mois toutes les éditions des deux journaux gratuits romands, *20 Minutes* et *Le Matin bleu*, et que leurs analyses prennent appui sur ce corpus.
3. J'ai enfin invité le rédacteur en chef de *20 Minutes* dans un de mes cours pour que les étudiants puissent prendre conscience du regard que les journalistes des gratuits ont de leur propre quotidien et pour éviter qu'ils ne prennent qu'un point de vue extérieur. Plusieurs étudiants ont complété cette approche par des questions aux journalistes et rédacteurs en chef qui ont, dans la plupart des cas, joué agréablement le jeu.

Ces précautions prises, les étudiants ont travaillé par groupes sur des thématiques de leurs choix. Leur travail est recueilli ici. Certains travaux ont été écartés pour des raisons diverses. D'autres ont été retenus même s'ils sont perfectibles. A part les deux immenses travaux d'ouverture, le mémoire d'Aurélie Despont et celui de Jérôme Faivre, les travaux n'ont ni l'ambition ni les moyens d'être le résultat d'une recherche scientifique parfaitement cadrée. La qualité des recherches et des travaux est variable, mais l'envie de découvrir un champ peu exploré est bien vivace et donne des résultats intéressants. L'ouvrage, loin de faire le tour de la question, propose des pistes de réflexion que l'on juge assez intéressantes pour faire l'objet d'une publication – elle aussi gratuite...

Le travail de mémoire d'Aurélie Despont, intitulé *L'irruption des quotidiens gratuits en Suisse romande : quelles influences et quels impacts pour le lectorat ?*, se trouve en tête d'ouvrage. Colossale enquête auprès des utilisateurs les plus choyés de la presse gratuite – les pendulaires dans les transports publics –, le travail d'Aurélie Despont permet d'une part de montrer ce que représente le marché de la PQG romande aujourd'hui et d'autre part, de révéler la réception d'une frange assez représentative de son lectorat. Elle a le mérite de révéler le rapport que les nouveaux consommateurs des gratuits entretiennent avec ce produit, son inscription dans de nouvelles habitudes de consommer de l'information.

Avec le mémoire de Jérôme Faivre, l'étude se fait moins sur l'impact à la réception que sur les impacts socio-économiques de l'arrivée des gratuits. Avec une série d'analyses chiffrées et une enquête bien diligentée, il met en lumière ce qui est souvent décrit comme un séisme dans le milieu journalistique. Il fait un portrait minutieux des différences entre presse payante et presse gratuite pour répondre à la lancinante question de savoir si la PQG va absorber la presse payante ou si les deux objets peuvent coexister.

Le travail proposé par Gilles Rossel et Dominic Wettstein a pour but de comparer deux versions d'un même journal. Quels sont les différences entre deux produits frères ? L'ampleur de leur analyse signe une approche assez définitive de la question.

Dans le même ordre d'idée, l'analyse comparative du *20 Minutes* romand et de son équivalent français (Monteiro, Chouleur et Catarino Lopes) permet de mieux cerner les différences identitaires entre des produits similaires et de saisir la spécificité de la PQG romande. Des analyses de cas révèlent des différences sensibles assez éclairantes.

Après ces deux approches par la bande, trois travaux s'intéressent de près, toujours dans une perspective comparative, à des éléments phares de tout journal : les Unes des gratuits ressemblent-elles à celles des payants (Nansoz et Sanchez) ?; quel est le poids et l'impact des images dans les articles de la PQG (Francioli et Burion) ; quelles comparaisons peut-on faire entre la titraille de la PGQ, d'un payant de qualité et d'un quotidien plus généraliste (Kay, Meyer, Pillonel). Ces trois travaux illustrent l'importance de ce qu'on appelle le péritexte du journal ou de l'article, des éléments qui entourent le corps de l'article en donnant de précieuses indications non seulement de contenu mais aussi de tonalité aux lecteurs.

Concernant le travail sur le corps de texte même, le travail de Julius Weber et Bastien Habegger fait le point sur la difficile question du langage des jeunes dans la PQG. Cible principale de ce type de presse, on peut en effet supposer que des codes langagiers seront partagés et les auteurs font une intéressante étude stylistique sur les figures utilisées dans les quotidiens gratuits.

Le traitement de certaines informations fait ensuite l'objet de deux travaux diamétralement opposés. D'abord, Clélia Chevroulet et David Maccabez examinent un parent pauvre de la PQG : la rubrique internationale. Dans un exercice d'analyse comparative avec les payants, les auteurs interrogent plus largement la place actuelle de la rubrique mais aussi son traitement dans la presse contemporaine. Ensuite, Sydney Lauber, Pascal Muriset et Vincent Prébandier s'intéressent à un parent riche dans la PQG : les nouvelles tournant autour de la sexualité. Une analyse quantitative et comparée permet de savoir si la PQG est une presse racoleuse.

La dernière partie de l'ouvrage se veut plus critique. Le remarquable travail de Nicolas Hanssens, Aleksandra Planinic et Raoul Kaenzig vise à explorer dans le détail une des revendications majeures de la PQG : être neutre et objectif. Est-ce possible d'être neutre dans un contexte où l'on émerge de la société de consommation ? Les auteurs, dans cet ambitieux travail qui aurait mérité un prolongement sous la forme d'un mémoire ou même d'une thèse, affirment

clairement que non. Pour eux, la PQG existe sous le sceau bienveillant d'une idéologie poussant le modèle consumériste à sa plus forte expression.

Fort de ce travail, je propose en fin de parcours⁴ une réflexion sur ce qui me paraît être un changement de paradigme dans la presse quotidienne gratuite. Journalisme de marché sans l'ombre d'un doute, la PQG illustre peut-être plus profondément, et plus symboliquement, un recentrage sur la communauté – allant de pair avec une exclusion de ce qui est lointain. Un paradigme d'autant plus nombriliste qu'il est alimenté en permanence par la question « que veut le lecteur ? » et non « de quoi a-t-il besoin ? ».

Bonne lecture⁵ !

⁴ D'autres travaux ont été présentés dans le cadre de ce cours qui n'ont pas pu être retenus ici pour des raisons diverses, souvent indépendantes de ma seule volonté. Mes excuses aux auteurs concernés

⁵ N.B. L'édition de cet ouvrage n'est pas – on l'aura compris – entreprise dans un cadre professionnel. Aussi attentifs que nous ayons voulu être, il est fort possible que des erreurs de différente nature subsistent dans les différents textes. Le but n'est pas de faire un ouvrage définitif mais de donner des clés de lecture sur un phénomène encore trop récent pour être parfaitement circonscrit.